

JEAN DANIEL

ou le « malgré nous » du judaïsme

Sidney Touati

Avocat, écrivain, auteur

de *Le lys entre les chardons*

(Éd. de Passy, 2005)

Définir d'une manière « objective », administrative, ce que l'on entend par « juif » n'est pas chose aisée. Confronté à ce problème crucial, puisque l'exercice du « droit au retour » y est attaché, le jeune Etat d'Israël avait sollicité le concours d'un ensemble de penseurs pour parvenir à une définition aussi précise et large que possible, n'excluant personne a priori, de la notion de juif.

Le juif comme aporie

Individuellement et subjectivement, le problème est différent. On se sent ou on ne se sent pas juif. On revendique ou on rejette. On cache ou on exhibe, on est fier ou honteux, on subit ou l'on s'en glorifie... Depuis le mouvement « d'émancipation » des Juifs d'Europe, toutes les variantes existent : revendication hautaine et aristocratique de Disraeli, le grand politique anglais ; ambiguïté du philosophe kantien Cohen ; Bergson qui est stoppé net sur le chemin de la conversion au christianisme par la montée du nazisme ; Aron, pur produit de la philosophie des Lumières... la liste est longue de ces hommes que le rapport au judaïsme, à la judéité, questionne, tourmente, et *in fine* paradoxalement, définit.

Jean Daniel, juif de naissance, est confronté à une sorte de psychodrame. Son identité profonde pose problème. Il ne sait comment se positionner par rapport à ce minuscule et encombrant héritage légué par ses parents : le judaïsme,

élément d'un ensemble plus vaste, petit caillou douloureux qui reste dans sa chaussure...

Daniel est en quelque sorte un « juif malgré lui ». Le label « juif », qui heurte son parcours réel, qui contrarie l'être qu'il s'est créé, son moi social engagé d'humaniste français, d'homme de gauche, d'Aufklärer, il ne parvient pas à s'en débarrasser vraiment. Le Juif qui sommeille, le Juif virtuel, le Juif lointain, obscur, mystique, porteur de toutes les apories, hier victime expiatoire de la haine subtile ou brutale et travesti aujourd'hui dans l'image flamboyante et insoutenable du soldat israélien, le poursuit, l'accable, l'enferme, le retient dans ses fers. Car Jean Daniel ajoute à la panoplie bigarrée des figures que le rapport au judaïsme « émancipé » a produit, un nouvel avatar : le judaïsme-prison ; un nouveau personnage : le Juif persécuteur, aliénant, l'obstacle au processus de libération. Daniel, l'homme de tous les combats, le vieux lion, avoue être enfermé dans la « prison juive ».

Etrange titre que celui de cet ouvrage que publie Jean Daniel¹. Titre provocateur. A la célèbre première phrase du contrat social : « l'homme est né libre, partout il est dans les fers », Jean Daniel répond : hormis le Juif, né prisonnier qui le demeure quoiqu'il fasse, car le judaïsme est une impasse, une voie sans issue. Une aporie absolue.

Jean Daniel écrit-il un nouvel épisode de l'histoire juive ou ne renoue-t-il pas avec une histoire ancienne, celle de Paul et de la sortie du judaïsme, à savoir le christianisme ? Autrement dit, Jean Daniel inaugure peut être une nouvelle figure de la modernité. En lui se télescopent deux images : celle du chrétien honteux, sorte de Saül de Tarse dont le chemin de Damas ramène inexorablement au Mont du Temple, chrétien inverti qui ne parvient pas à rejoindre ce judaïsme qui le hante... et celle du musulman, impossible porteur de l'islam des Lumières, dont il a espéré toute sa vie le triomphe et qui n'est jamais venu. Cette impossible libération du chrétien et du musulman, Daniel l'impute au Juif. Le Juif est une prison.

Une démarche inauthentique : entre Camus et Sartre.

Fondateur du *Nouvel Observateur*, Jean Daniel participe avec passion aux luttes de l'après-guerre. Son hebdomadaire est au centre de toutes les batailles : lutte des femmes pour l'égalité, lutte des homosexuels, lutte des peuples du tiers-monde pour leur émancipation ; combat pour le socialisme et la liberté, pour l'égalité entre les hommes, pour la paix, en Algérie, au Moyen-Orient, l'instauration de bons rapports entre le Nord et le Sud...

Le point de vue adopté par Jean Daniel pour juger à chaud des événements auxquels il est confronté est un point de vue moral. C'est toujours moralement qu'il appréhende les réalités politiques, économiques, technologiques de notre

temps... Il se revendique ouvertement de l'héritage et de la problématique humaniste d'Albert Camus. Mais, car il y a un mais... Camus avance à visage découvert, il est transparent, il est authentique. Daniel ne l'est pas. Il y a quelque chose de trouble, d'illisible en lui. Sa ligne de conduite, souvent tourmentée, n'aura jamais la limpidité de celle de Camus. Daniel revendiquera l'authenticité de Camus, sa sincérité, mais évoluera dans la mauvaise foi du monde de Sartre duquel il ne parviendra jamais à se libérer vraiment. Éternel prisonnier de ce romantisme gauchisant qui l'inspirera dès les débuts de son aventure journalistique, il projettera sur le réel, sans jamais prendre la mesure des conséquences, les valeurs chrétiennes de fraternité, d'amour du prochain, d'égalité, le tout au service d'un objectif politique personnifié par deux figures emblématiques : celle de Mendès-France puis celle de François Mitterrand.

Prenons un exemple : celui du rapport au communisme. La position de Camus est claire et nette. Il ne transigera jamais sur les valeurs fondamentales. Le communisme est liberticide. L'intellectuel doit impérativement le dénoncer, le combattre : « Je ne serai jamais pour un régime qui tyrannise à la fois le travail, par la suppression des libertés syndicales, et la culture, par l'asservissement de l'esprit »². Après la Seconde Guerre mondiale, tandis que le parti communiste occupe une position quasi-hégémonique et en tous cas incontournable dans le paysage politique et culturel français, Camus refusera de composer avec les communistes, tombant ainsi sous le coup de l'anathème sartrien : « un anticommuniste est un chien, je ne sors pas de là, je n'en sortirai plus jamais... »³. Camus paiera le prix de sa lucidité par un isolement croissant et douloureux qui le conduira au silence et à la mort. Sartre et sa « tribu » portent une responsabilité écrasante dans ce véritable procès d'exclusion de type stalinien fait à Camus.

À l'opposé de Camus, Jean Daniel sera toujours soucieux d'éviter les heurts et les ruptures, et il rejettera l'accusation d'être un anticommuniste. Dans *L'ère des ruptures*⁴ il explique : « Je fus souvent tenté de préférer l'erreur qui rapproche à la vérité qui sépare ». Jusqu'au bout, alors que de toutes parts les voix s'élèvent pour dénoncer le Goulag et le danger communiste, au nom de l'union de la gauche et malgré des positions parfois courageuses vis-à-vis notamment de Soljenitsyne, il ménagera les communistes pour ne pas gêner la politique d'union de la gauche conduite par François Mitterrand. L'expression la plus horrible de cette attitude est atteinte avec la révolution cambodgienne. Dans son hebdomadaire, *Le Nouvel Observateur* daté du 28 avril 1975, Jean Daniel laissera passer un article de Jean Lacouture, dans lequel celui-ci palabre sur l'évacuation de Phnom Penh qu'il qualifie « d'audacieuse transfusion de peuple ». Jamais Camus n'aurait toléré une bétise de cette dimension. L'esprit critique dis-

paraît derrière le « bloc de la foi » de ces intellectuels qui s'expriment sans prendre la peine élémentaire de vérifier, d'analyser, d'interroger. Trois millions de Cambodgiens seront les victimes de ce que l'on est bien obligé de qualifier de complice aveuglement.

A la différence de Raymond Aron, toujours attentif aux conséquences prévisibles de ses prises de position et animé d'une exigence méthodologique stricte lui permettant de distinguer entre le plan de la morale, celui de la politique ou de l'économie, Jean Daniel fonde ses analyses sur une morale dont les présupposés ne sont jamais questionnés et qui constituent le « bloc de la foi » de toute une génération d'intellectuels, d'hommes de « gauche » (au sens large du terme) de la seconde moitié du xx^e siècle. Ce bloc de la foi érige en vérités absolues et universelles, un dogme intangible, exclu a priori du champ de la discussion et de la réflexion. Toute personne qui osera questionner ces vérités sera stigmatisée et clouée au pilori. Daniel, défenseur des libertés, participera à la mise en place d'une dogmatique redoutable dont la France ne parvient toujours pas à sortir.

Dans les deux livres qu'il vient de publier⁵, *La Prison juive* et *La Guerre et la paix*, Jean Daniel nous invite à revenir sur un élément essentiel de son engagement, celui qui concerne le conflit du Moyen-Orient qu'il relie à une réflexion existentielle, une quête personnelle touchant à son identité profonde. Jean Daniel précise en effet que ces deux textes – réflexions sur son rapport au judaïsme et ces articles sur le conflit israélo-arabe – doivent être appréhendés comme étant « les deux manifestations d'une intention unique »⁶.

Le voile des origines

En tout premier lieu, il convient de noter que Jean Daniel se présente masqué. Il utilise un nom d'emprunt pour signer ses articles et aller dans le « monde ». Le nom de son père est rejeté. Son origine est recouverte, occultée. Daniel dans ses « confessions » ne donne aucune explication sur ce changement de nom. On est donc sur ce point livré aux conjectures. Si l'on écarte le parti pris esthétique ou l'effet phénomène de mode (exemple Johnny Hallyday ou Eddy Mitchell...) le choix du nom doit être relié à des fondamentaux. Que Jean Daniel ait construit son identité sur la référence à un prophète et à un apôtre n'est sans doute pas fortuit. En allant du prénom au nom on passe du Nouveau Testament à l'Ancien.

Il n'entre pas dans notre propos de nous lancer dans une interprétation psychanalytique de ce rapport au nom du père. Mais, incontestablement, *La Prison juive* est là pour donner un éclairage singulier à ce changement, signe à la fois d'une difficulté, voire d'un malaise identitaire profond, mais également

affirmation d'un rapport au religieux dénigré – humanisme sartrien oblige – mais dans le même temps présenté comme source du sens de la vie, lieu d'une quête.

Comment Jean Daniel se perçoit-il ? « Enfin, et pour dire les choses simplement, mon sentiment d'appartenance spontanée, viscérale, exprime une francité méditerranéenne dont le judaïsme n'est qu'une composante. »⁷. Comment comprendre cette opposition entre la francité qui fonctionne comme un universel, une totalité, et le judaïsme comme un particularisme ? Le judaïsme comme élément singulier de cette « francité méditerranéenne », Daniel ne nous dit pas en quoi cette dernière consiste précisément. Il ne peut répondre à cette question dans la mesure où la croyance en cette francité méditerranéenne ne résistera pas au chaos de la guerre d'Algérie et des mouvements de libération nationale. On constatera que ce fait jugé pourtant fondamental dans l'identité de Jean Daniel – la francité méditerranéenne – n'est pas interrogé. La notion n'est pas construite. Elle est adoptée comme arrière monde structurant sa vision de lui-même et des autres, ses combats, ses rêves, et dont la vérité est évidente. Or, compte tenu de l'importance qu'elle occupe dans les soubassements de la démarche de Daniel, elle méritait peut-être un moment de réflexion.

En l'absence de précision, on est en droit de penser que l'aspect universel de la francité englobante repose en tout premier lieu sur la culture française, son rayonnement, ses prétentions libératrices, elles-mêmes articulées sur le « mythe fondateur » de la Révolution française, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Dans cette problématique, on oppose culture authentique libératrice et politique factuelle aliénante : les droits de l'homme comme outil de libération des peuples opprimés par les politiques, les gouvernants. Jean Daniel participe à cette croyance simpliste qui veut que, sans l'oppression coloniale, la francité retrouverait son essence de facteur de libération universelle. Mais voilà, les peuples sitôt libérés ont remis droits de l'homme et culture française dans les placards de l'Histoire. En ce qui concerne l'Algérie, pour laquelle Jean Daniel et la gauche française ont tant donné, espéré, cru, passée l'euphorie des premiers jours, voici la langue française congédiée, chassée comme hier l'occupant le fut. La francité perd son caractère universel pour devenir aux yeux de ceux qu'elle prétendait libérer un particularisme oppresseur. Avec l'imposition de l'arabe et d'un islam plus ou moins momifié, le mythe s'effondre, englouti dans les eaux bleutées de la Méditerranée... Reste le judaïsme, toujours dans la tourmente. Objet de haine de l'extrême droite, ce qui est « normal » et banal, mais de manière inattendue de ce monde fraîchement libéré de la tutelle coloniale : le monde « arabo-musulman ». Plusieurs volumes ne suffiraient pas à rendre compte du délire antisémite qui s'est emparé des secteurs les plus larges des popu-

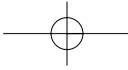
lations arabo-musulmanes. Une culture de la haine dont Daniel ne peut nier la réalité se répand, venant salir les beaux rêves d'union entre les cultures...

Voici Jean Daniel coincé entre les tragiques évolutions du réel et les productions de sa foi. Le moraliste ne peut faire le deuil de ses espérances. Il lui faut à tout prix les sauver. Alors on va s'inventer un islam lumineux, un islam des Lumières, nimbé de toutes les vertus, que l'on va opposer à l'islam des extrêmes, celui des fanatiques et des poseurs de bombes. Par la magie de cette vision morale du monde, ce qui est vrai, réel, est décrit comme faux et mensonger, et ce qui n'existe pas ou que de manière virtuelle et marginale est présenté comme la vraie réalité.

Jean Daniel précise qu'il s'est souvent affirmé comme « *Juif de solidarité* » et que « *cette solidarité est sans faille* »⁸. Sans doute, à l'instar de tous les démocrates, lorsque l'existence d'Israël est en danger de mort ou que les actes anti-sémites sont manifestes, Jean Daniel exprime son émotion et sa solidarité. Mais son rapport aux Juifs réels passe par une mise à distance et un regard extérieur, celui dont Sartre a exprimé avec le plus de rigueur la problématique. Être libre, selon la définition sartrienne, c'est dépasser les limites imposées par son milieu, se choisir et se construire autrement que ce à quoi on était « destiné » ou plutôt conditionné. Être juif, pour Daniel, c'est être enfermé dans un groupe, c'est appartenir à une communauté. Daniel perçoit les Juifs comme reliés entre eux par des structures tribales⁹. Être juif, implique selon cette interprétation, être limité, prisonnier. Vu sous cet angle, le judaïsme doit donc nécessairement être dépassé par toute personne se prétendant libre.

Jean Daniel nous explique qu'il s'est détaché de ce particularisme sectaire. Il n'a jamais été un juif « pratiquant ». Il est donc sorti du judaïsme. Or, très curieusement Daniel prétend qu'on ne peut sortir du peuple juif : « Quand bien même on sort de la religion, on ne sort jamais du peuple juif et de son destin unique, même et parfois surtout si l'on se déclare incroyant... on est condamné à l'appartenance »¹⁰.

L'itinéraire de Jean Daniel a été forgé dans le destin de ces Juifs victimes d'un double traumatisme : celui de l'émancipation et celui de la Shoah. Pour l'anti-sémitisme biologique, on n'échappe pas à son judaïsme puisque celui-ci renvoie à l'engendrement, à la race, au substrat biologique. Avec l'abrogation du décret Crémieux¹¹, les Juifs d'Algérie ont été brutalement rejetés dans leurs origines, et leur histoire récente, leur rêve d'émancipation et d'assimilation passés par pertes et profits... Etrange « jeu de l'oie » où l'on est sans cesse renvoyé à la case « départ ». A cet âge de culture duquel Jean Daniel n'est jamais sorti, celui du traumatisme vichyste et du mirage de l'émancipation du Juif, on est donc toujours prisonnier de l'être juif. Le choc terrible jamais surmonté poursuit son tra-



vail d'exclusion. Ironique défaite pour les héritiers des Lumières et de l'humanisme athée, pour qui être, c'est se choisir dans l'histoire. Daniel sera écartelé entre ces deux électrodes : le choix du sujet librement engagé dans l'histoire et le renfermement de son être dans la réalité intangible des origines.

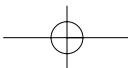
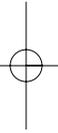
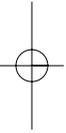
Non lieu

Il est alors opportun de mettre un terme à un mythe. Hormis l'épisode nazi, dans les faits, rien n'est plus facile que de renoncer à son appartenance au judaïsme. L'histoire est peuplée de Juifs convertis et on compte aujourd'hui par centaines de millions ceux qui ont un ancêtre juif, que ce soit dans le monde chrétien ou musulman. Les Juifs d'aujourd'hui, ceux qui revendiquent leur appartenance au judaïsme, ne sont qu'une petite poignée d'hommes et de femmes se battant, parfois au péril de leur vie, pour simplement avoir le droit d'être ce qu'ils sont : juifs.

Si Jean Daniel est prisonnier, c'est de son histoire, de son vécu brisé, non de son essence juive car on n'est juif et on ne le demeure que parce que l'on se bat pour le rester. En clair, on n'est pas juif, on le devient chaque jour. Le judaïsme est un devenir, pas un passé. Lorsque Jean Daniel s'exprime, on ne sait jamais si c'est de lui qu'il parle ou du peuple juif.

Individuellement, on ne peut effectivement jamais renoncer à ce qui a constitué un moment de son existence. Lorsque l'on évoque Bernard Tapie – homme d'affaires, financier –, on rappelle également son passé de fils d'ouvrier élevé en Seine-Saint-Denis. Cette part ouvrière est inscrite en lui à jamais. On ne peut en conclure pour autant qu'il est impossible de sortir du monde ouvrier ! Si Jean Daniel veut quitter le judaïsme, personne ne le retient. Il peut s'en aller, fermer la porte et rejoindre le clan le plus nombreux : celui des Juifs qui ne le sont plus.

La démarche pathétique et torturée de Jean Daniel est fondée sur une série d'impostures. Première imposture dans le raisonnement de Daniel, confondre deux plans : celui de la biographie et celui de l'essence. On peut fort bien dire : j'ai été Juif et je ne le suis plus. Ou mon père était Juif, pas moi. On ne peut être Juif malgré soi, si ce n'est dans le regard de l'antisémite nazi. Mais, contrairement à l'affirmation sartrienne, ce n'est pas l'antisémite qui fait le Juif. C'est l'ensemble des valeurs, le sentiment et la volonté d'appartenance, le partage, les croyances, qui sont au fondement de cette identité. Ce que Sartre comprendra au soir de sa vie. S'il y a bien une religion qui a banni la contrainte, qui ne la pratique jamais, c'est la religion juive. Nul n'est dans l'obligation de rester juif ou de pratiquer cette religion s'il ne le veut. Donc, si Daniel persiste à maintenir un lien avec le judaïsme, avec le peuple juif, c'est sa décision à lui et à personne d'autre. Mais pourquoi ne reconnaît-il pas son propre choix ? Pourquoi cette liberté le gêne-t-elle, lui pose-t-elle



problème ? Précisément parce qu'elle est inscrite au cœur même de la démarche juive. Être juif, c'est être libre, car c'est en permanence se choisir et lutter pour persister dans cet être. Le Juif est libre par définition, car il est en dernière instance, ainsi que sa terrible histoire le montre, toujours confronté au choix le plus radical : celui de la vie et de la mort.

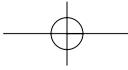
Daniel est tenu de présenter son rapport au judaïsme sous l'angle d'un rapport du prisonnier à la prison, précisément parce qu'il est incapable d'assumer son choix : abandonner totalement le judaïsme comme l'ont fait des dizaines de millions d'individus avant lui, ou à l'inverse, revendiquer son appartenance. Pour montrer qu'être juif est quelque chose de donné, de subi, il évoque le phénomène de l'élection : « On est condamné à l'appartenance. Et pourquoi cette condamnation exclut-elle un choix ?...c'est parce qu'au fond, il n'y a pas eu de choix. Au départ, Dieu a supprimé le choix parce qu'Il a imposé l'Élection »¹². Daniel oublie un élément : ces Juifs « élus » croyaient et croient en Dieu.

Pourquoi évoquer un Dieu auquel on ne croit pas pour expliquer son propre rapport au judaïsme ? Jean Daniel se définissant comme non croyant, ce problème de l'élection ne le concerne plus. L'élection implique la croyance et l'acceptation de la Torah, pas le choix dans l'appartenance au peuple juif.

Deuxième imposture qui fonde la démarche de Jean Daniel : de même qu'il est un Juif « malgré lui », il n'a pas choisi son processus d'assimilation ou de sortie du judaïsme : « J'ai donc pris sans le savoir, sans le vouloir, le chemin de ce que l'on appelle l'assimilation ».

En fait, Jean Daniel n'est pas un Juif honteux, un renégat, mais bien plutôt un Juif aliéné. Quelqu'un qui évoque un texte auquel il ne croit pas pour justifier son appartenance à un peuple juif auquel il ne veut pas appartenir. Qu'est ce que cet être juif dont Daniel ne peut se libérer ? Son origine ? Le Juif que traîne Daniel malgré lui, n'est pas le judaïsme. C'est le Juif mort qu'il rapporte à un ensemble fossilisé. Le Juif vivant l'inquiète toujours autant.

Cet homme qui s'est battu toute sa vie pour la liberté et pour les libertés avoue son impuissance à se libérer lui-même d'une étrange servitude : il n'a pas pu sortir, quitter son être juif. Il est resté prisonnier d'une cellule aux barreaux invisibles et redoutables : le judaïsme. Éternel prisonnier, Jean Daniel pourrait rejoindre le cercle restreint où figurent quelques hommes célèbres, tels Blanqui qui a passé trente ans de sa vie derrière les barreaux ou Mandela. Mais, autant la prison auréole d'honneurs ces deux personnages, qui finissent par en sortir triomphants, autant c'est sans gloire que Jean Daniel avoue avoir passé sa vie, de manière clandestine, dans les fers et être incapable de les ôter. Car la prison de Jean Daniel est d'une tout autre essence : c'est un non-lieu duquel on ne peut sortir car celui-ci inclut la volonté de s'en détacher. Le travesti ne peut

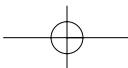


échapper à l'identité qu'il fuit. Au plus il tente de masquer l'autre, au plus cet autre apparaît, visage grimaçant et hideux. Au fond, cette prison que Jean Daniel dépeint, et dans laquelle il prétend avoir été enfermé malgré lui, n'est probablement que l'image de son œuvre : ce monde, ce terrible vingtième siècle finissant qui a obéi à ses principes, qui s'est libéré selon son scénario, qui s'est mobilisé contre l'Occident honni, ce monde est aujourd'hui dans les fers. Et de ces fers ils ne peut sortir car ce monde est prisonnier aujourd'hui de lui-même, de ses propres démons.

Daniel appartient à cette génération qui a cru en des leurres. Une génération qui n'a rigoureusement rien compris à l'histoire. « Dès le début, en 1948, les choses n'ont pas été simples. Nous vivions dans l'anticolonialisme. C'était même le tremplin et la raison d'être de la gauche occidentale comme du tiers monde en effervescence »¹³. La conscience politique de toute une génération s'est forgée dans ce rapport à la colonie, aux débris de l'Empire français. Puis dans la lutte contre l'impérialisme américain qui semblait prendre le relais des vieilles puissances européennes fatiguées, épuisées. La différence entre les deux démarches n'a pas été perçue. On a, comme à l'accoutumée, mis tout le clan occidental dans le même sac et raisonné par analogie.

Daniel avoue que son parti pris pour la « révolution algérienne » repose sur une illusion : « En fait, pour ma part, pendant toute cette époque de l'anticolonialisme, j'ai follement espéré, ou je me suis pénétré de l'illusion, que le nationalisme maghrébin... apporterait une note d'ouverture et d'espérance œcuménique »¹⁴. Pourquoi le nationalisme lorsqu'il est de « droite » serait porteur de tous les dangers pour la liberté et la démocratie et lorsqu'il serait prôné par un pays ou un peuple arabe aurait-il tout à coup la vertu de conduire à une vision œcuménique du monde ? Daniel ne répond hélas pas à cette question. Comme de nombreux hommes de sa génération, il a refusé la réalité pour des chimères qui ont tourné au cauchemar. Le songe de ces intellectuels est en réalité le cauchemar des peuples, ceux qui ont eu le malheur d'écouter leur utopique parole. N'est-ce pas la même croyance qui est projetée sur le Moyen-Orient et qui fait croire en Oslo ? Jean Daniel ne succombe-t-il pas encore une fois au même processus d'idéalisation avec cette fois les « Palestiniens » comme acteurs ?

La prison de Jean Daniel est bien davantage arabe que juive... Il appartient à cette génération qui a cru en cette cause sans vraiment en analyser le caractère totalement mythique et totalitaire. Secrètement, tient-il Israël pour responsable de cette résistance à l'expansion de l'arabo-islamisme ? N'y a t il pas au fond, chez Jean Daniel (ou chez Gisèle Halimi), le rejet du Juif en ceci que c'est bien le Juif qui résiste au triomphe de leur chimère ? Par ailleurs, ce Juif qu'il questionne, qu'il recherche en lui, ce Juif qui malgré tout résiste, n'est-ce



pas le trait dominant du judaïsme, sa spécificité à travers l'histoire ? Le Juif comme survivance, comme permanence.

On n'est pas juif, on le devient. Daniel a fui un passé, une origine. Un néant. Un rien. C'est ce rien qu'il appelle « juif ». Car c'est un mot vide de sens à ses yeux, le judaïsme de l'autre, un judaïsme fantasmé. Etre juif implique la poursuite d'un travail, d'un effort pour s'élever, pour se transcender. Le drame de Daniel, c'est qu'il n'a jamais été juif et qu'il n'a pas été pour autant un citoyen français quelconque. Son drame est comparable à celui des travestis qui n'ont jamais vraiment été l'être qu'ils fuient ou celui auquel ils veulent à tout prix ressembler. Daniel n'est pas seul dans ce non-lieu de la non-identité. Ou de l'identité perdue. Il tire un certain bénéfice du mythe de la prison juive. Cette métaphore lui permet d'imaginer qu'il est encore quelqu'un, qu'une volonté extérieure le poursuit pour ce qu'il est. Libre, il sait qu'il n'est rien car sa liberté le conduit à opter pour le néant. Mais dans cette prison juive dans laquelle il s'est enfermé, qui est-il ? Est-il un Juif ou un non-Juif enfermé ? Les barreaux juifs donnent ainsi une consistance à son être.

« Est juif, dit la guemara, celui qui renonce au paganisme (à l'idolâtrie) »¹⁵. Or, Daniel a cru en toutes les idoles que le xx^e siècle a produites. Et ces idoles sont tombées, les unes à la suite des autres. Le socialisme n'est plus qu'une chimère, la libération du tiers-monde un désastre ; la lutte des Palestiniens tourne à l'horreur du terrorisme aveugle et de masse, etc. Au soir de sa vie, Daniel est contraint de renoncer aux dieux auxquels il a cru. C'est précisément à ce moment qu'il constate que son judaïsme est là et qu'en dépit de ses efforts, il n'a pu s'en libérer. Prison ou ressource vers laquelle se retourner pour redonner sens à une vie qui s'est en quelque sorte dé-idéalisée et dont l'ultime résidu matériel, lorsque tout s'est en quelque sorte évaporé, n'est que ce judaïsme énigmatique.

Le Juif athée du xx^e siècle ressemble à Œdipe interrogeant le Sphinx. On lui souffle une réponse dont il ne peut saisir le sens, et la réponse ne résout pas l'énigme, car l'énigme c'est l'homme lui-même. Œdipe-marionnette, amnésique, ignorant son origine, n'est que le jouet d'une histoire qui se décide ailleurs. Daniel sait que la clé de son histoire, son origine, lui a été volée, dérobée et que le chemin qu'il a emprunté, espérant qu'il le couperait de cette origine honnie, ne faisait en réalité que l'en rapprocher sans cesse.

Ce véritable désarroi qu'exprime Daniel est à l'image d'un manque, l'expression d'un héritage qui n'a pas été donné. Un immense court-circuit dans l'histoire, une sorte de tour de prestidigitation par lequel on a substitué à la réalité un leurre. Au lieu du judaïsme, on a donné à cette génération les éléments de la philosophie des Lumières. Daniel, moderne Sganarelle, s'exprime en pleurant à la fin de la pièce : où est le judaïsme, qui me rendra mon judaïsme ?...

On a fait croire qu'il était possible de trouver son salut et celui de l'humanité dans l'exaltation de ces catégories abstraites reposant sur le culte de « l'Homme ». Or, ces abstractions ont servi de cadre à la pire destruction des hommes : le système totalitaire de type soviétique. Sans le soubassement qui leur donne sens (le judaïsme) ces valeurs républicaines – liberté, égalité, fraternité, solidarité... – non seulement ne fonctionnent pas, mais conduisent à la terreur et au Goulag. L'alternative pour les hommes semblent être : Dieu ou l'enfer. On connaît le choix de Jean Daniel ou plutôt ses non-choix radicaux : ni juif, ni assimilé.

La prison juive de Jean Daniel renvoie au constat de Jean-Jacques Rousseau : il n'y pas de peuple sans religion, les peuples sans religion sont enfermés dans des systèmes totalitaires. De même, l'individu sans Dieu est enfermé. Daniel, pour retrouver le sens de sa propre identité, est contraint de se replonger dans le texte des Hébreux. Lui le libre-penseur, l'homme sans dieu, cherche fébrilement dans la Bible le sens de sa vie. Mais la cécité religieuse qu'il a cultivée toute sa vie le prive des saveurs du texte. Il est comparable à ces malheureux qui dînent dans les meilleurs restaurants, mais ayant perdu le goût, ne peuvent comprendre pourquoi ce qu'ils mangent est délicieux.

Jean Daniel sait que c'est dans ce texte et dans aucun autre que se trouve la clé de son angoissante quête. Mais il est perdu. Le fil d'Ariane susceptible de le guider est rompu. Il est dans le labyrinthe de ses propres passions refroidies.

notes

1. *La Prison juive*, Editions Odile Jacob, 2003.
2. A. Camus, *Essais*, La Pléiade, éd. 2000, page 1756.
3. Merleau-Ponty, *Situations IV*.
4. Grasset, 1979.
5. *La Prison Juive*, Editions Odile Jacob, octobre 2003 ; et *La Guerre et la paix*, Editions Odile Jacob, octobre 2003.
6. *La Guerre et la paix*, *op. cit.*, p. 9.
7. *La Prison juive*, *op. cit.*, p. 47.
8. *Idem*, p. 47.
9. « *Manifestations communautaires des Juifs regroupés en tribus* », p. 47.
10. *La Prison juive*, *op. cit.*, p. 52.
11. Le 7 octobre 1940, le maréchal Pétain signe avec R. Alibert, garde des Sceaux, et M. Peyrouton, ministre de l'Intérieur, l'abrogation du décret Crémieux, lequel avait accordé en date du 24 octobre 1870 la nationalité française aux « Israélites indigènes des départements d'Algérie ». Ils furent 34574 à bénéficier de ce décret (cf. l'ouvrage de J. Allouche-Benayoun et D. Bensimon, *Les Juifs d'Algérie*, éd. Stavit, Paris, 1998).
12. *La Prison juive*, *op. cit.*, p. 52, 53.
13. *Idem*, p. 165.
14. *Ibidem*, p. 167.
15. In *Etre juif*, Benny Lévy, Verdier, 2003, p. 48.

L'OBSERVATOIRE DU MONDE JUIF

UNE RÉFÉRENCE POUR LA CHRONIQUE DU NOUVEL ANTISÉMITISME

L'Observatoire du monde juif, fondé par un ensemble de chercheurs, sous l'impulsion de Shmuel Trigano, constitue une référence pour le constat et l'analyse de la nouvelle situation apparue en Europe, et notamment en France, avec la deuxième « Intifada » ou, plus exactement, la « guerre d'Oslo ». De (novembre) 2001 à 2005, la chronique des événements et des opinions a été tenue dans le cadre d'une association non institutionnelle et sans moyens, qui ne bénéficia d'aucun soutien des institutions de la communauté juive, et c'est peu dire.

Douze bulletins ont été publiés, diffusés à l'ensemble des parlementaires, des journalistes et leaders d'opinion, et des ouvrages de petit format ont approfondi les réalités et les retombées de la crise. Les échos de cette activité se font encore entendre. L'Observatoire fut le premier à rendre publique la liste des agressions antisémites tenue secrète par les Institutions juives sous la recommandation du gouvernement socialiste de Lionel Jospin. Son action fut décisive pour renvoyer à la société française l'écho de ce qui se tramait et qu'on a voulu lui cacher.

Les bulletins de l'Observatoire

- N° 1 Les Juifs de France visés par l'Intifada ?
- N° 2 Déontologie journalistique et choix idéologiques face à Israël
- N° 3 Le néo-gauchisme face à Israël
- N° 4/5 L'islamisme et les Juifs
- N° 6/7 Le dialogue judéo-chrétien à l'épreuve
- N° 8/9 L'ambiguïté de l'antisionisme
- N° 10/11 Communauté juive et communautarisme
- N° 12 Le système international et Israël : un Etat paria ?

Dossiers et documents

- N° 1 Les médias français sont-ils objectifs ? Collectif,
- N° 2 Les mutations de la fonction rabbinique, par Laurence Podselver et Joelle Allouche-Benayoun
- N° 3 Permanence du discours sur Israël, par Juliette Lichtenstein
- N° 4 Le discours de l'islam radical, par Haggai Fishman
- N° 5 La jeunesse juive entre la France et Israël, 1993-2003, par Erik H. Cohen et Maurice Ifergan

TOUS CES TRAVAUX SONT SUR LE SITE INTERNET DE L'OBSERVATOIRE

<http://obs.monde.juif.free.fr/>

Livres publiés avec le soutien de l'Observatoire

- S. Trigano(ed), *L'exclusion des Juifs des pays arabes*, Pardès 34/2003, édition In Press, 2003
- Catherine Leuchter, *Le Livre noir de l'Autorité Palestinienne*, éditions Café Noir, 2004
- Manfred Gerstenfeld et Shmuel Trigano (eds), *Les habits neufs de l'antisémitisme en Europe* éditions Café Noir, 2004
- Joël Fishman et Ephraïm Karsh, *La guerre d'Oslo*, éditions de Passy, 2005
- Tuvia Friling (ed), *Critique du post-sionisme, réponse aux « nouveaux historiens » israéliens*, éditions In Press, 2004